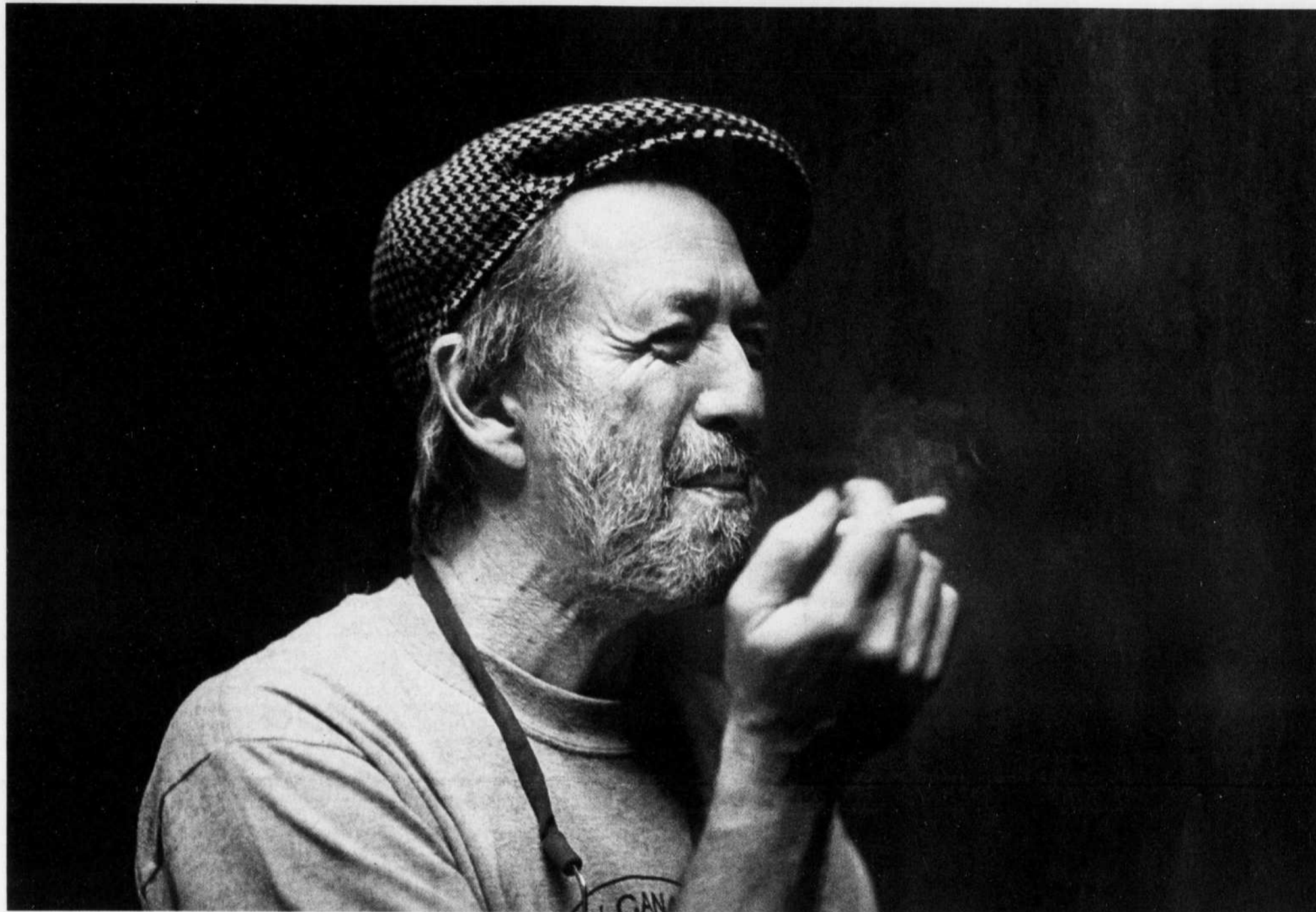


LE DEVOIR

Falardeau

1946-2009



CARL VALIQUETTE

CAHIER H

Le rude et le doux

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Pierre Falardeau combattait le cancer avec énergie depuis des mois, ayant même renoncé en chemin à fumer ses éternelles Lucky Strike sans filtre dont les volutes de fumée noire entouraient d'ordinaire ses propos chauffés à blanc. Ses coups de gueule mémorables tout autant que ses films appartiennent désormais à l'histoire.

Durant sa carrière de cinéaste, il a tourné une vingtaine de films, dont *Le Party*, *Octobre* et *15 février 1839*. Son personnage d'Elvis Gratton, incarnation d'un colonisé plus vrai que nature, a profondément marqué l'imaginaire populaire, même si Falardeau reconnaissait volontiers les limites de cette caricature du demeuré politique absolu qu'incarne à l'écran son vieil ami Julien Poulin.

Avec ses allures de voyou un peu brouillon et son discours aux accents libertaires doublé d'un patriotisme radical, Falardeau est devenu peu à peu un personnage de la scène médiatique reconnaissable entre tous, capable de se mettre en rage dans n'importe quel contexte contre des injustices et, surtout, contre *«les penseurs de café qui appuient les luttes de libération au Tibet, au Timor ou en Ossétie et qui refusent la libération du peuple québécois»*.

Membre du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) dès 1962, il a toujours milité pour la pleine souveraineté du Québec, dans une perspective de gauche fortement marquée, d'une part, par la théorie de la décolonisation qu'ont développée les écrivains Frantz Fanon et Albert Memmi, d'autre part, par sa lecture de textes politiques classiques, comme le

Discours de la servitude volontaire, de La Boétie, ce fidèle ami de Montaigne dont il collectionnait les différentes éditions.

Falardeau carburait à un idéal qui veut faire avancer le convoi humain de ceux qu'il appelait sans cesse *«ses frères»*. Peu importe pour lui leurs origines, que *«ses frères»* soient *«blancs, noirs, rouges ou mauves avec des picots verts»*, pourvu qu'ils tendent vers le même idéal que le sien. Pour les autres, il se montre sans pitié, parfois jusqu'à l'excès propre à son style naturel de pamphlétaire. Il le savait d'ailleurs très bien lorsqu'il dépassait les bornes, disant volontiers qu'il était tout à fait conscient d'être parfois *«indéfendable»* pour bien des gens.

Dans les jalons de cette longue marche politique qui fut la sienne, on trouve sans cesse l'expression d'une crainte viscérale de voir son peuple se détruire dans un magma américain abrutissant. Son œuvre de cinéaste et d'écrivain est inséparable de ce combat politique de tous les instants qu'il paye de son énergie, toujours sans compter.

Jusqu'à la limite de ses capacités physiques, il avait continué d'accepter, jusqu'à tout récemment, les invitations à parler un peu partout, ralliant des destinations souvent improbables avec sa vieille auto, ne demandant rien en retour, se réfugiant sous son naturel de timide jusqu'au moment où il devait enfin s'emparer d'un micro.

Né en 1946, Falardeau grandit à Château-guay. Il fréquente le Collège de Montréal et se lie alors d'amitié avec le comédien Julien Poulin, qui sera de tous ses films ou presque. Il se

révèle sportif et brille même en athlétisme, tout en s'intéressant de près au football américain. Le ski hors-piste, les bottes de marche, les champignons et le kayak révèlent aussi une facette de sa passion du pays.

Dans les années 1960, Falardeau découvre avec bonheur les possibilités du cinéma, avec les films de Pierre Perrault, Gilles Groulx, Jean Rouch et Pier Paolo Pasolini. Il boit les mots des poètes Pablo Neruda et Gaston Miron, se passionne pour l'œuvre de Camus autant que pour la boxe, sorte d'allégorie, à ses yeux, des luttes sociales. À la suite d'études en anthropologie à l'Université de Montréal, il voyage aux quatre coins du monde, sensible partout au sort de tous les condamnés à l'enfer sur Terre. Dans les années 1970, tout en accentuant son militantisme, il réalise une suite de films dont les titres seuls constituent des plates-formes politiques: *Pea Soup*, *A force de courage*, *Speak White*.

La Crise d'octobre marque dans sa vie un tournant important. Le jour de Noël 1970, par un froid glacial, il se rend manifester, avec une maigre poignée de militants, devant le pénitencier de Parthenais afin que les quelque 500 détenus politiques soient libérés. *«On avait peur, mais je savais qu'il fallait le faire quand même.»* Après la crise, il prend l'habitude de rendre visite en prison à Francis Simard, un des felquistes arrêtés pour l'enlèvement du ministre Pierre Laporte.

L'amitié qui le lie à Simard le mène à tourner *Le Party* (1989), film dans lequel le chanteur Richard Desjardins est révélé pour la première fois à un vaste public. En 1994, Falardeau lance *Octobre*, dont le scénario repose sur l'autobio-

graphie de Simard, un homme qu'il dira toujours *«aimer comme son frère»*.

Polémiques

En marge de son œuvre de fiction, Falardeau consacre, avec sa compagne Manon Leriche, un film à l'univers de la boxe. C'est *Le Steak* (1992), qui met en vedette l'ancien champion canadien Gaëtan Hart. Puis, *Le Temps des bouffons*, un pamphlet mordant tourné en 1985, mais monté plus tard et diffusé d'abord seulement de main à main, sous le manteau, connaît un prodigieux succès, bien que tout à fait en marge des circuits habituels.

Ce court métrage se moque, dans un langage dévastateur, du système colonial sur lequel s'est établi et perpétué le Canada. Les images des célébrations triomphales du 200^e anniversaire du Beaver Club, tenues à l'hôtel Reine-Elizabeth, permettent au cinéaste de dénoncer, selon ses mots, *«ce beau ramassis d'insignifiants, vulgaires, chromés et cravatés»* qui, au nom de l'exploitation d'hier, célèbrent celle d'aujourd'hui.

Le Temps des bouffons, soutenu par la narration du cinéaste lui-même, remporte un chapelet de récompenses à l'étranger, dont un prix au Festival du court métrage de Barcelone, avant d'être considéré comme un classique du genre, notamment par le documentariste français Pierre Carles.

Au début des années 1990, son projet de film basé sur les lettres du notaire François Chevalier de Lorimier, pendu haut et court le 15 février 1839, est rejeté par l'organisme subventionnaire fédéral pour des motifs d'ordre politique, comme le révèle la lecture des rapports de l'époque. Les essais de tournage

VOIR PAGE H2: DOUX

PIERRE FALARDEAU

L'intellectuel

LOUIS CORNELIER

J'ai rencontré Pierre Falardeau pour la dernière fois en avril dernier, lors d'un lancement. À la faveur du longuet boniment de présentation, je suis sorti sur le Perron pour aller tirer une touche. Falardeau, qui ne fumait plus mais que l'odeur du tabac grillé envrait toujours, m'a suivi. Il voulait discuter. Il adorait ça. Il savait que j'avais des réserves à l'égard de certains éléments de son discours militant et il aimait les entendre, pour les mettre à l'épreuve et se mettre à l'épreuve.

Ses adversaires, pour le discréditer, l'accusaient de prôner un nationalisme ethnique, voire de flirter avec le racisme. C'était, bien sûr, n'importe quoi. Le racisme était étranger à Falardeau, qui avait pour modèles et idoles des militants de toutes origines. Il entretenait néanmoins une certaine ambiguïté à cet égard en affirmant, par exemple, que 60 % des Québécois avaient voté pour le Oui en 1995. Y a-t-il donc eu des non-Québécois qui ont voté lors de ce référendum? Je contestais cette vision des choses et Falardeau m'écoutait, tout en cherchant à clarifier sa pensée.

Pour lui, un Québécois n'était pas nécessairement un descendant des anciens Canadiens français. C'était n'importe quel citoyen de notre territoire qui avait choisi le Québec et sa substance, c'est-à-dire cette culture française d'Amérique. Amateur de boxe, Falardeau m'avait proposé un exemple tiré de cet univers. Ainsi, selon lui, on pouvait dire de Jean Pascal qu'il était un Québécois parce qu'il avait pleinement choisi de s'intégrer à l'univers de référence québécois. Joachim Alcine, par contre, demeurait un Haïtien en territoire québécois, notamment par son attitude religieuse. «Si je déménage dans le Grand Nord, a ajouté le cinéaste, je ne deviendrai pas ipso facto un Inuit! Je

serai un Québécois dans le Nord.» Son nationalisme, comme celui de Fernand Dumont, n'était donc pas ethnique mais culturel, et je vois mal comment l'en blâmer, à moins de prôner une triste uniformisation des cultures, qui se réalise toujours au détriment des plus minoritaires d'entre elles.

De la rage

Mais fallait-il, poursuivais-je, être indépendantiste pour, en fin de compte, être vraiment un vrai Québécois? Son discours, en effet, semblait souvent suggérer cela. Or, si «60 % des Québécois avaient voté pour le Oui en 1995», cela signifiait donc, logiquement, qu'on pouvait être un Québécois et avoir voté pour le Non. Les 40 % restants étaient-ils des Québécois? «Ben sûr, finit par admettre un Falardeau qui ne pouvait nier que ces derniers adhéraient aussi à l'univers de référence culturelle québécois, mais je les hais.»

C'était là notre principal point de désaccord. Sur la question d'un nécessaire nationalisme culturel, nous étions, au fond, d'accord, malgré l'ambiguïté entretenue de son discours. Sur la haine, nous ne l'étions pas. «Tes trop catholique», me lançait Falardeau. Peut-être, mais il y avait plus que ça. Falardeau pratiquait une sorte d'«idéologisme» qui lui faisait considérer les Québécois fédéralistes comme des ennemis radicaux. Il n'espérait même pas les convaincre; il les combattait.

Je refusais — et je refuse toujours — ce radicalisme, pour des raisons de morale et de stratégie. Moralement, en effet, je ne conçois pas que l'on puisse, dans un contexte démocratique, haïr des compatriotes sur la base d'un différend politique. Je considère donc les fédéralistes québécois comme des adversaires et non comme des ennemis à terrasser. J'ai des amis dans leurs rangs. Stratégiquement, je reste convaincu que Falardeau faisait erreur. La

souveraineté devra se faire démocratiquement et, pour cela, il faudra convaincre de changer d'opinion ceux qui ne partagent pas cet idéal. «Ce n'est pas en les insultant qu'on y arrivera», disais-je à Falardeau. «Tas peut-être raison, me répliquait-il, mais moi, chu pas capable de faire autrement.»

«J'aimerais parfois trouver un ton plus rassembleur, a-t-il écrit dans Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance, mais la passion pour mon pays m'aveugle. J'espère qu'on me pardonnera la rage qui m'habite, le dégoût profond pour tout ce qui peut servir nos ennemis.» Par tempérament, il avait donc fait le choix de «prêcher aux convaincus [...] car même les convaincus finissent par abandonner si on ne les encourage pas». Ce n'est pas faux, bien sûr, et, dans cette mission, Falardeau fut l'un des meilleurs d'entre nous.

À la mort de Falardeau, j'entendais la critique de cinéma Michel Coulombe dire, à RDI, que le cinéaste et pamphlétaire n'aimait pas les intellectuels et qu'il refusait ce titre. Une chance pour la critique que Falardeau était désormais réduit au silence, parce qu'il aurait passé un mauvais quart d'heure. Le père d'Elvis Gratton, en effet, était un intellectuel — la conversation évoquée plus haut le montre — et revendiquait ce statut. Ce qu'il détestait, c'étaient ceux qu'il appelait «les intellectuels à gages», qui jouaient le jeu de la complexité pour déconsidérer le sentiment national.

Dans Cinq intellectuels sur la place publique, un ouvrage collectif publié en 1995, il a signé une contribution intitulée L'anti-intellectualisme? Connais pas!, dans laquelle il expliquait que ni les Québécois (il embellissait un peu les choses ici) ni lui ne souffraient de cette tare. «Sans faire de l'angélisme, écrivait-il, je crois que le peuple finit toujours par reconnaître les intellectuels qui lui parlent ou qui réussissent à traduire en mots, en musique, en films son propre discours. Il reconnaît au bout du compte qui est de son bord et qui est contre lui. Mais l'affection du peuple, ça se mérite, ça se gagne. Le peuple s'est fait fourrer tellement souvent. Il attend, il veut voir, il prend son temps.» Et Falardeau évoquait Michel Chartrand, René Lévesque, Pierre Vadeboncoeur, Pierre Perrault, Gaston Miron, Lionel Groulx, Fernand Séguin et Léo-Paul Lauzon.

Sartre disait de l'intellectuel qu'il n'a donc qu'un moyen de comprendre la société où il vit: c'est de prendre sur elle le point de vue des plus défavorisés». Falardeau a-t-il fait autre chose?

DOUX

SUITE DE LA PAGE H1

des deux brillants comédiens du film, Luc Picard et Sylvie Drapeau, ne suffisent pas à assurer une révision positive de son dossier. Contre un vent populaire très favorable à Falardeau, le président de Téléfilm Canada de l'époque, François Macerola, persiste et signe, allant même jusqu'à faire livrer au cinéaste, en guise d'appréciation de ses propos incendiaires, une douzaine de beignes.

Il faut dire qu'à peu près tous les projets de film de Falardeau subissent des tiraillements d'ordres divers devant les instances de financement gouvernementales. Souvent, la ligne à tirer entre l'entêtement radical du cinéaste, la censure dont il est parfois victime et la qualité du jugement critique des subventionneurs n'est pas évidente.

Dépité par une suite de refus ou de culs-de-sac techniques, Pierre Falardeau reprend en 2004 son personnage d'Elvis Gratton, figure type du colonisé avec laquelle il tente de dénoncer, depuis le début des années 1980, un système d'abrutissement collectif. Les films de la série, en particulier le dernier, Le Retour d'Elvis Wong (2004), sont boudés voire hués par la critique professionnelle, bien qu'ils connaissent un important succès populaire.

L'art du pamphlet

Falardeau se reconnaît volontiers dans le style brûlant et sans retenue des polémistes du XIX^e siècle. La liberté n'est pas une marque de yogourt (1995), son premier livre, est constitué pour l'essentiel de textes inédits ou refusés par les journaux. L'ouvrage est vite remarqué par le critique Bernard Pivot qui, le premier, salue le cinéaste comme un écrivain doté d'un véritable style. Dès lors, Falardeau devient un habitué des salons du livre et ses textes, un peu plus facilement diffusés qu'auparavant, constituent toujours matière à de vifs débats.

À compter de 1997, il collabore au journal satirique Le Cowac, alors une sorte de court-poinçon de plusieurs tendances de gauche. Il se joindra à la rédaction du journal indépendantiste Le Québécois au cours de la décennie suivante. À cette enseigne, il fait paraître quelques recueils d'entretiens, tout en continuant de publier ses livres principaux chez des éditeurs établis: Les beaufs sont lents mais la terre est patiente (1999), Rien n'est plus pré-

cieux que la liberté et l'indépendance (2009).

À la fin de sa vie, il collabore comme chroniqueur à l'hebdomadaire ICI où, dès sa première contribution, il crée une polémique pour avoir pris à partie David Suzuki, qu'il traite de «japanouille» en raison de sa propension à donner au Québec des leçons de partisanerie politique, domaine où Falardeau juge que l'écologiste canadien outrepassait dangereusement ses compétences.

La détestation dont Falardeau abreuve certains de ses ennemis idéologiques ou des figures publiques qui lui servent simplement de têtes de Turc pourrait faire l'objet d'une véritable anthologie.

Le jour des funérailles de Pierre Elliott Trudeau, il tente de réserver les services d'un avion qui aurait traîné, dans son sillage, une immense banderole où auraient figuré les mots «Mange de la merde», en référence directe aux paroles adressées jadis par l'ancien premier ministre à des grévistes. L'affaire est vite rapportée par les médias.

À la mort de Claude Ryan, ancien chef du Parti libéral et directeur du Devoir, il n'hésite pas à affirmer, une fois de plus, tout le mépris qu'il nourrit pour le personnage, concluant son texte par «Salut pourriture», une provocation qui finit aussi par faire la manchette des bulletins de nouvelles. Il n'est pas anodin d'observer que plusieurs critiques des excès de Falardeau n'ont pas hésité non plus, à l'annonce de son décès, à mordre sa dépouille, croyant sans doute qu'en enterrant l'homme on enterrait aussi sa voix.

Les journalistes ont très souvent été l'objet de ses saillies. La place grandissante qu'occupent les journalistes dans la fabrication des consentements sociaux l'inquiète par ailleurs beaucoup, ce qui le mène à des sorties assassines contre plusieurs d'entre eux. «J'ai beaucoup de respect pour le journalisme, mais les gens qui interviennent tous les jours sur tous les sujets, je ne crois pas à ça», répètera-t-il souvent.

Un chroniqueur populiste du quotidien de la rue Saint-Jacques, qui se plaint de s'être fait traiter en public d'«ordure» par Falardeau, aura droit à une réplique cinglante. Il est faux, affirme le cinéaste, «que je l'ai traité d'ordure, un soir, dans la rue près de chez nous». Faux, plaide-t-il, parce qu'il l'a traité d'absolument tous les noms — qu'il répète volontiers — mais pas d'«ordure»...

Ses prises de position publiques en faveur des Palestiniens apparaissent à certains contradictoires au vu de sa passion immo-

derée pour l'histoire de la résistance des juifs au joug des nazis. En matière de politique internationale, Falardeau navigue volontiers sur la ligne du risque, au nom de principes de liberté qu'il défend à l'occasion comme un équilibriste en fâcheuse posture. Malgré les sorties controversées de l'humoriste français Dieudonné, il continue ainsi à le défendre, au nom de la liberté d'expression, bien qu'en se demandant parfois si le personnage ne va pas franchement trop loin.

Ses outrances verbales et ses coups de gueule ont l'art de fatiguer, voire d'exaspérer, ceux qui, nombreux, sont volontiers plus nuancés que lui. Il n'en demeure pas moins une véritable vedette médiatique qui attire à lui jusqu'aux simples passants, qui l'accablent volontiers comme une sorte de héros populaire. Toujours très humble devant ses admirateurs, il fait aussi preuve d'une rare patience à les écouter. Invité partout, maintenant contre vents et marées une viguerie et un franc-parler peu communs, il est devenu au Québec une figure populaire aussi acclamée du public que le syndicaliste Michel Chartrand.

Contrastes

En tête-à-tête, loin du bouillonnant polémiste connu grâce aux médias, il s'efface volontiers, se montre d'une gentillesse extrême tout en étant toujours prêt à discuter, parfois très longtemps, d'une idée ou d'un point de vue. L'image publique du rebelle un peu fruste qui lui colle à la peau fait dès lors fortement contraste avec un homme de culture très sensible, doux, passionné par Bach autant que par Goya.

Son immense popularité, construite sans le secours de campagnes de publicitaires, mais bien par un militantisme sans relâche, l'avait emmuré peu à peu dans la carapace d'un personnage sans peur qu'il lui plaisait finalement assez de traîner avec lui en guise de protection.

Son dernier projet de film, consacré à la vie au front d'un soldat, auparavant jardinier d'une riche famille, n'a pas pu dépasser le stade du scénario. Luc Picard, un ami de longue date, devait en principe le réaliser, mais une suite d'écueils et la santé désormais chancelante de Falardeau ont apparemment fait en sorte de juguler le projet avant qu'il n'arrive à terme.

Républicain dans l'âme, défenseur d'une société laïque, Pierre Falardeau a tout de même émis le souhait de recevoir des funérailles religieuses, au nom d'une tradition funéraire à son sens digne d'être préservée. Il a lui-même choisi l'église Saint-Jean-Baptiste, lieu où lui seront rendus les derniers hommages, le samedi 3 octobre à 11 heures.

Le Devoir

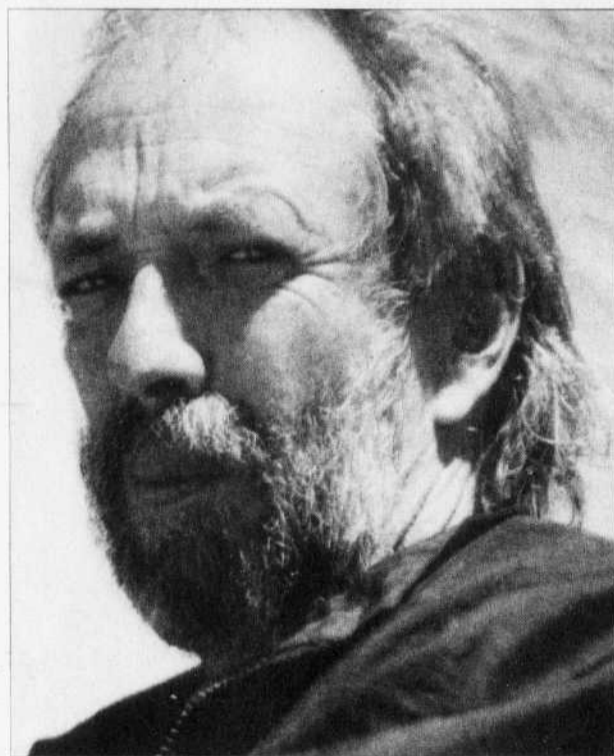


PHOTO © ÉDITIONS STANKÉ

Les Éditions Stanké tiennent à rendre hommage à Pierre Falardeau, créateur exceptionnel, homme d'idées, d'opinions et de poésie.

Nous avons eu le privilège de publier *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, recueil d'articles, de lettres, de répliques et de témoignages à l'image de leur auteur, engagés et éclatants. Nous avons aussi partagé avec son public les scénarios de plusieurs des films du cinéaste.

Nous nous souviendrons de Pierre Falardeau comme d'un personnage coloré, amoureux de son pays et de sa langue, qui n'avait pas peur des mots et qui ne laissait personne indifférent. Nous saluons son engagement envers le cinéma québécois, dont il fut l'un des plus ardents défenseurs. Nous saluons, par-dessus tout, un homme unique, libre et passionné.

À sa famille et à ses amis, ainsi qu'aux nombreuses personnes qu'il a su toucher, nous offrons nos plus sincères condoléances.

Johanne Guay
Vice-présidente Édition
Groupe Librex



GRUPE LIBREX
Une compagnie de Quebecor Media

IL S'EN PASSE DES CHOSES AU PARC!

HOMMAGE À
PIERRE FALARDEAU
AU CINÉMA DU PARC

DIMANCHE

14h45 : LE PARTY • 17h : OCTOBRE

PRÉCÉDÉ PAR LE TEMPS DES BOUFFONS

RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES AU www.cinamaduparc.com

STATIONNEMENT: 2\$ Métro Parc des arts • Autobus 60 / 129 CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-261-1900

www.cinamaduparc.com

LES RENDEZ-VOUS DU
CINÉMA QUÉBÉCOIS

UNE PENSÉE LIBRE
UN TALENT IMMENSE
UN LEGS INESTIMABLE

SALUT, FALARDEAU

Salut Pierre,
ta parole continuera
de se faire entendre.

FALARDEAU

LES BOEUF
SONT LENTS
MAIS LA TERRE
EST PATIENTE

Pierre Falardeau
Rien n'est plus précieux que
la liberté et l'indépendance

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

PIERRE FALARDEAU



CARL VALIQUET

Sa vie durant, Falardeau s'est passionné pour le kayak et d'autres sports de plein air.

Profession: homme révolté

LOUIS HAMELIN

Ce matin-là, pendant ma trote au bord du grand fleuve, ce n'est pas le vent salin du large que je sentais, comme la veille, mais les fumiers épandus plus haut sur les terres. Brise de terre le matin, brise de mer le soir. Est-ce que les gens remarquent encore ces choses-là, quand ils n'ont qu'à se «ploguer» sur le Canal-météo ou se «googliser» la carte du ciel pour savoir le temps? Le soir, dans ma cabane à Sainte-Flavie, j'avais les mains pleines de pouces avec les trois télécommandes, et juste pour allumer la télé, il fallait au moins un postdoc, alors j'ai laissé tomber. C'était aussi bien. Je n'aurais pas le Falardeau des infos dans les pattes. Je resterais seul avec le mien, et un verre de bordeaux, les journaux, le bruit des vagues au bord de la nuit.

Forcément, je pensais à lui. En raison peut-être de ce saut plus tôt à la nouvelle bibliothèque Olivier-Asselin de Sainte-Flavie, rebaptisée ce jour-là en l'honneur de l'ancien rédacteur en chef du *Nationaliste*, cofondateur du *Devoir* et ardent polémiste qui souffleta le premier ministre Taschereau, fit de la prison et accumula des dettes avant de s'éteindre à l'âge de... 62 ans. Et ensuite, dans l'auto, je crois rêver: Foglia et Falardeau, les deux têtes de vache préférées des Québécois, qui croisent le couteau à beurre dans cette reprise d'une émission de radio d'une si parfaite nullité, d'habitude. J'étais arrivé, arrêté devant ma cabane, vissé à la banquette de l'auto et incapable de bouger. Et, au cours de l'après-midi précédent, je n'avais jamais vraiment cessé de penser à lui, en raison (même si c'est plus long à expliquer) du pays que je traversais, celui de Perreault et des voitures d'eau ayant sombré dans l'abîme du rêve, et du fumier qui revolait des épanduses derrière les tracteurs, et des grandes nappes de noce d'oies blanches étendues sur les champs.

Je dégustais mon bacon-laitue-tomate au Fameux, c'était le printemps, quand des coups cognés sur la vitrine m'ont fait lever les yeux. Son sourire de tête à claques qui tranche comme un steak cru dans sa vieille face. Il est venu s'asseoir, m'a lancé: «Il paraît qu'on a failli être invités au même souper. Ça peut-tu dire qu'on n'est plus en chicane?» «Ça doit vouloir dire ça», ai-je convenu. La dernière fois, il m'avait sacré une couple de claques sur la gueule au téléphone. Cette fois, c'est un tout autre Falardeau qui me confie qu'il ne fera plus de films et que l'écriture, «mon calice de crayon et une calice de feuille», lui suffit amplement. Il y a trouvé cette liberté qui, aux dernières nouvelles, n'était toujours pas du lait caillé. Un homme fatigué, mais encore capable d'en fatiguer certains.

À la librairie L'Alphabet de Rimouski, on ne peut pas dire que c'est la ruée, le Klondike faldardien. On me déniche un exemplaire des *Baufs...* au rayon «Histoire», le petit dernier (*Rien n'est plus précieux...*) dans la section des livres sur

l'art. On me cherche *La liberté n'est pas une marque de yogourt* parmi les ouvrages de socio, en vain. Le Falardeau écrivain, de toute évidence, reste à classer...

Profession: homme révolté. Il aimait citer ce Camus-là, qu'il avait mal lu, je pense. Cet été, m'y étant mis, j'ai cherché «Nécessaire mais injustifiable» placé en exergue de son *Octobre*, sans l'y trouver. Pour Camus, le seul révolutionnaire qui pouvait trouver grâce devant l'histoire était celui qui, en un sacrifice logique, payait de sa propre vie celle qu'il ôtait. Comme le Kaliaïev des *Justes*, pour qui la seule rédemption possible est l'échafaud.

L'affaire Ryan continuait de le suivre, jusque dans cette conversation à fourchettes rompues avec Foglia samedi soir. J'écoutais Falardeau citer, pour sa défense, les camionneurs et les chauffeurs de taxi, l'homme de la rue, mais lui, qui plaçait si haut la boxe, ce combat loyal, d'homme à homme, où nul men-

songe n'est possible, ne semblait pas comprendre que ce qu'on lui avait reproché n'était pas tant le gros mot utilisé que le fait que l'autre n'était plus là pour relever le gant. On ne frappe pas un homme à terre. Encore moins un homme sous terre. Sauf que cette histoire allait ensuite inspirer, à un Falardeau martelé de partout, ceci, de magnifique: «Je redécouvrais la force des mots, le pouvoir de l'écriture, la violence de la plume, la force de la littérature. Et la solitude.»

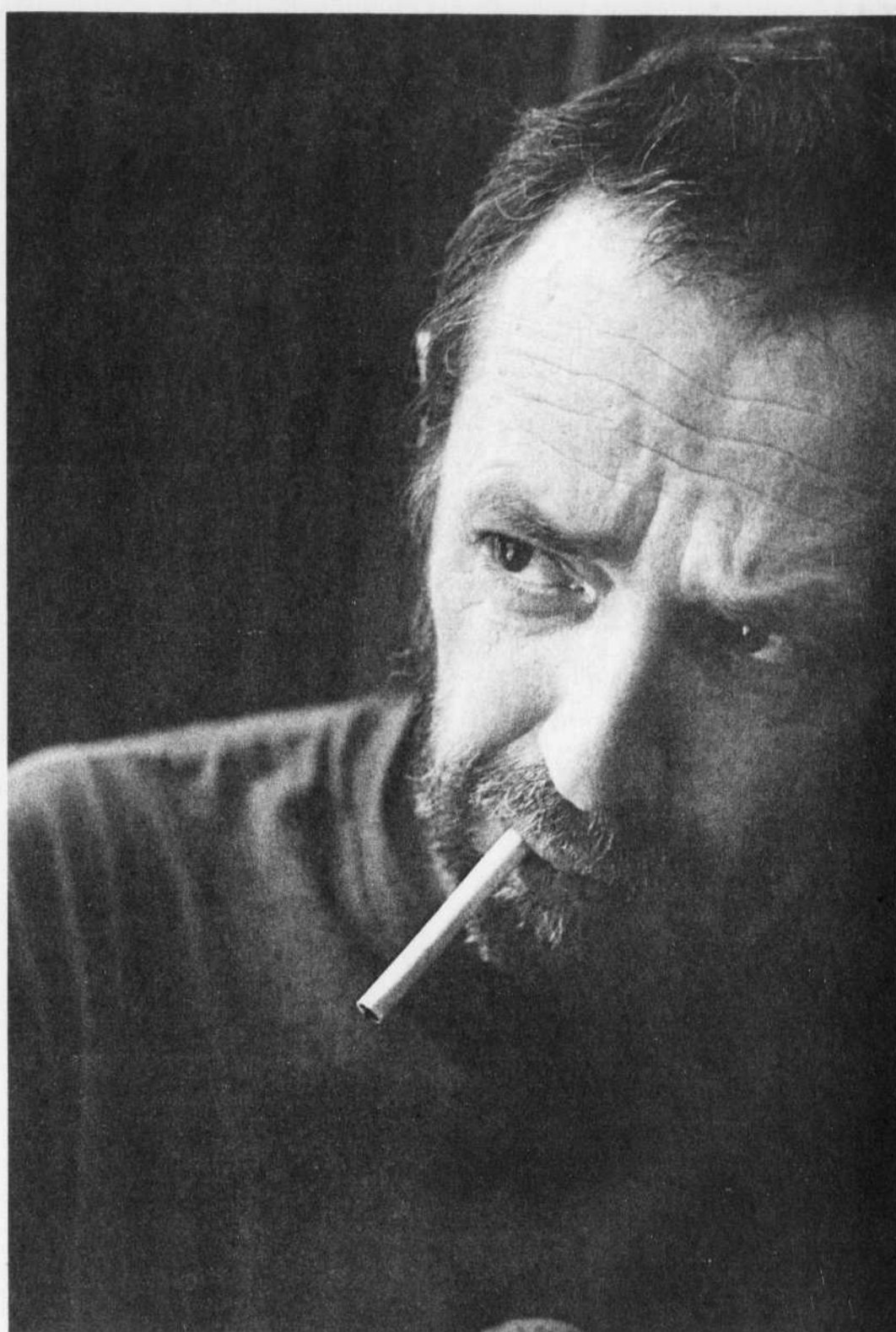
Hôtel Rimouski, dans une chambre bien américanonyme qui tourne le dos au grand golfe couvert d'oies blanches et d'eiders et dont la bay-window donne sur le décor rococo-lonial de la piscine et le Québec-casque-de-bain des grosses madames évachées dans le spa, je lis Falardeau. Je ris. Je pisse des larmes d'hippopotame du Congo belge. C'est un remède de joual pour le système de défense identitaire. Il m'arrive de grimacer. Je n'avale pas tout. Je ne crois pas au «parler vrai». Une énormité est encore du vocabulaire. Je crois au style qui est l'homme, et Pierre Falardeau en a tout un. Alors, le lire comme un écrivain, ouais. Accepter de se frotter à cette prose en forme de coups de poing dans le front, et tant pis pour la porcelaine quand l'éléphant de la mémoire charge au milieu d'un Wal-Mart d'idées.

À Sainte-Flavie, avant de partir, j'ai marché vers le quai, dans un vent de tempête. Je saute par-dessus une conduite bétonnée, probablement un égout, car qu'est-ce que la mer, sinon la somme liquide de toute pourriture? Au milieu du quai, un écriteau, sur lequel se détachent une feuille d'érable et le mot «Danger», m'intime de rebrousser chemin, mais je continue et m'avance sur les boises défoncées qui me rappellent le vieux crib de mon enfance sur le front de mer de Maria. Je reviens lentement vers la terre. Un loup marin sort sa tête périscopique du sucre brun des vagues ourlées d'écume. Sur la plage, un homme joue de l'accordéon, des femmes autour de

lui esquissent un pas de danse. «Je ne chante plus...», entonne l'une. Et pourtant, elle chante. On dirait une scène de film. Demain, je repasserai par les battures et les champs bonifiés, couverts de graines oubliées et d'oies blanches. Ce pays tellement beau qu'il me bouleverse. Un rire de femme que le vent emporte me suit pendant que je m'éloigne le long de la grève. Elle chante maintenant *Que calor la vida*. Allez. Salut, fumier.

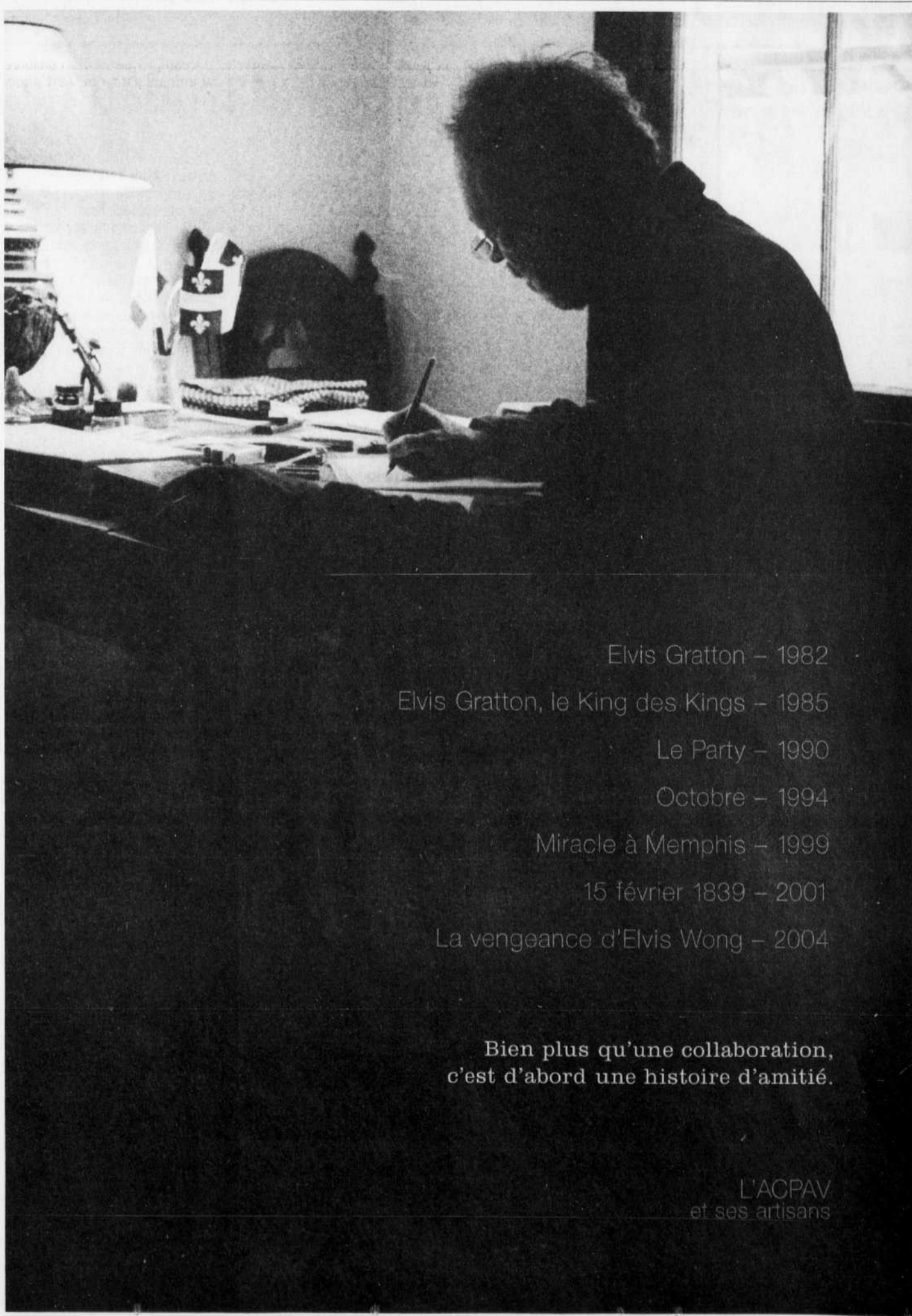
RIEN N'EST PLUS PRÉCIEUX QUE LA LIBERTÉ ET L'INDÉPENDANCE

Pierre Falardeau
VLB Editeur
Montréal, 2009, 257 pages



JEAN-FRANÇOIS LEBLANC LE DEVOIR

Pierre Falardeau a trouvé cette liberté qui, aux dernières nouvelles, n'était toujours pas du lait caillé. C'était un homme fatigué, mais encore capable d'en fatiguer certains.



Elvis Gratton – 1982

Elvis Gratton, le King des Kings – 1985

Le Party – 1990

Octobre – 1994

Miracle à Memphis – 1999

15 février 1839 – 2001

La vengeance d'Elvis Wong – 2004

Bien plus qu'une collaboration,
c'est d'abord une histoire d'amitié.

L'ACPAV
et ses artisans

PIERRE FALARDEAU

Pour comprendre la colère

BERNARD ÉMOND

Pour comprendre la colère de Pierre Falardeau, il convient de se rappeler que les peuples ne meurent pas deux fois. La première fois est la bonne.

Déjà, un million des nôtres ont été avalés par l'Amérique au siècle dernier. Il en reste des traces dans les villes et villages de la Nouvelle-Angleterre: un nom de rue, l'enseigne d'un commerce, une église. Ou alors, dans une équipe de baseball ou au générique de fin d'un film hollywoodien, un Tom Maynard, une Janet Trimble.

Nous sommes un petit peuple, une petite nation, une petite culture; nous sommes, au fond, si peu au regard de l'histoire du monde. Mais allez

Pour comprendre la colère de Falardeau, il faut se rappeler avec lui cette phrase de Bernanos: «La liberté n'est pas un droit, mais une charge, un devoir»

dire à un mourant qu'il est bien peu de choses. «La mort d'un peuple, c'est aussi la mort de quelqu'un», a écrit Miron.

Une culture qui meurt, c'est un univers qui disparaît. Non, nous n'avons produit ni Dante, ni Shakespeare, ni Balzac. Nous sommes un petit peuple de paysans montés en ville. Et pourtant, il y a Miron, il y a Gilles Groulx, Gérard Godin, Pierre Perrault. Une sorte de miracle. Mais les livres n'existent que si on les lit, et les films, que si on les regarde.

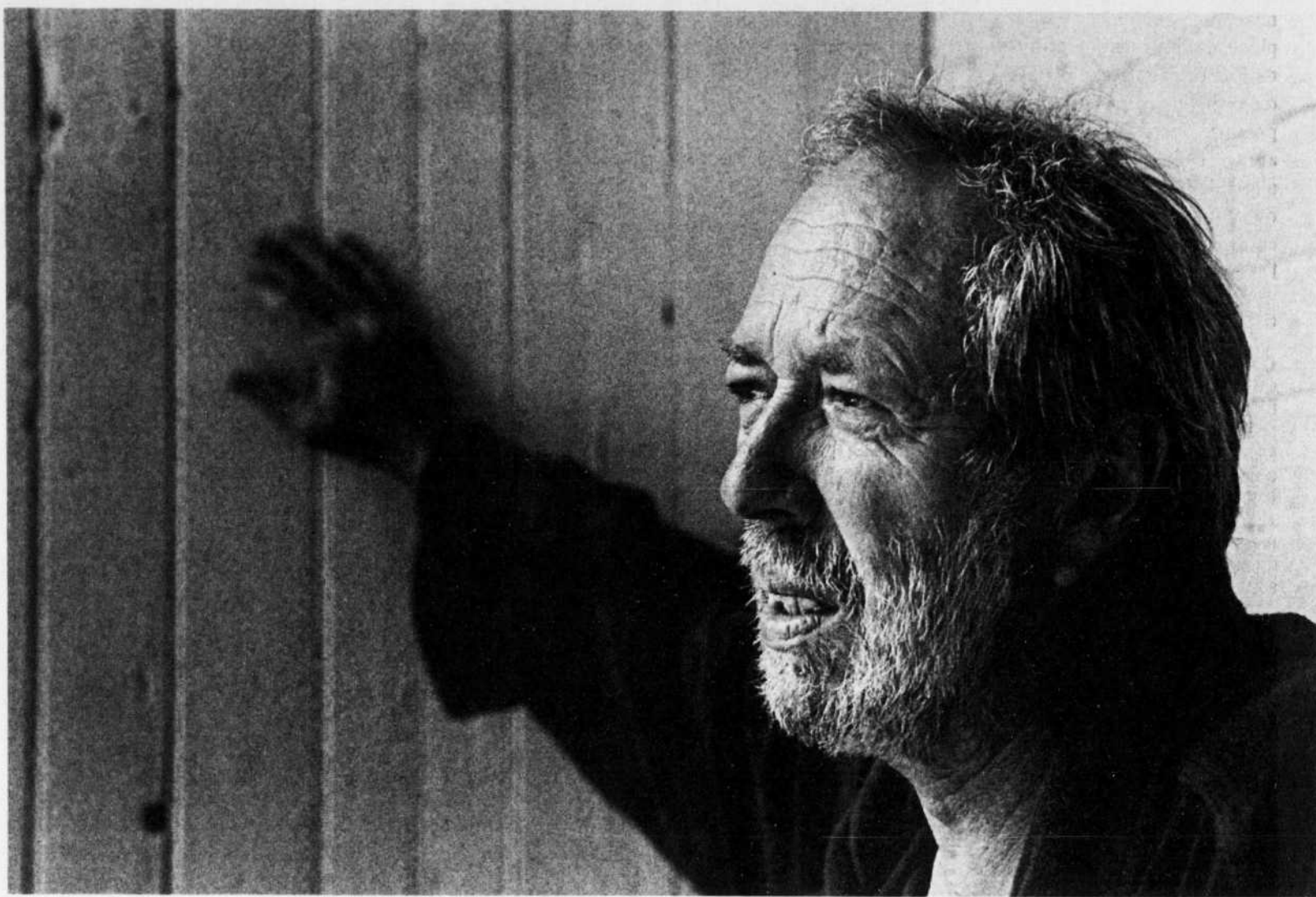
Pour comprendre la colère de Pierre Falardeau, il faut se rappeler qu'un peuple peut survivre à des siècles de défaites et d'oppression, mais qu'il ne peut pas survivre à sa propre indifférence.

Ainsi, nos ancêtres auraient peiné sur des terres de misère pour rien? Ils auraient enduré ce qu'ils ont enduré dans les chantiers des autres, dans les usines des autres, pendant tout ce temps, pour que leurs descendants se laissent couler en riant, peuple à genoux devant les amuseurs de la télévision?

Pierre Falardeau aimait citer Pasolini: «Je suis profondément convaincu que le vrai fascisme est ce que les sociologues ont gentiment nommé "la société de consommation", définition qui paraît inoffensive et purement indicative. Il n'en est rien. La télévision est au moins aussi répugnante que les camps d'extermination.»

Nous ne sommes même pas résignés. La résignation implique au moins qu'on reconnaisse le mal. Ce que nous vivons est pire.

Pour comprendre la colère de Pierre Falar-



MARTIN LECLERC

Pierre Falardeau aimait citer Pasolini: «Je suis profondément convaincu que le vrai fascisme est ce que les sociologues ont gentiment nommé "la société de consommation", définition qui paraît inoffensive et purement indicative. Il n'en est rien. La télévision est au moins aussi répugnante que les camps d'extermination.»

deau, il faut se rappeler avec lui cette phrase de Bernanos: «La liberté n'est pas un droit, mais une charge, un devoir.»

En grande partie, l'élite de notre génération a été lamentable. Elle a tant reçu et si peu donné, embusquée derrière ses privilèges, ses droits acquis, son confort et ses REER, plus à l'aise à Paris qu'à Val-d'Or ou dans Hochelaga. À tous ces anciens gauchistes, libérés jusqu'à plus soif, revenus de tout, nostalgiques des manifs de leur jeunesse mais devenus notables, patrons de média, éditorialistes au service des puissants, il faudrait rappeler une petite phrase de Chris Giannou, médecin de guerre cana-

dien qui a travaillé avec les Palestiniens, à qui on a demandé comment il se faisait qu'il avait conservé les idéaux de sa jeunesse. Il répondit: «C'est à ceux qui ne les ont pas gardés qu'il faut poser la question.»

Pasolini, encore: «Il se peut que des lecteurs trouvent que je dis des banalités. Mais qui est scandalisé est toujours banal. Et moi, malheureusement, je suis scandalisé.»

Ceux qui ont connu Pierre Falardeau savent que c'était un tendre, un timide, un homme attentif, curieux des autres, qui savait et aimait écouter. Un lecteur pénétrant aussi. De La Boétie à Aragon, les citations dont il émaillait ses textes feraient une magni-

fique anthologie de la liberté, de la responsabilité et de la résistance.

Mais voilà: le doux prenait ces textes au sérieux. Il savait ce qu'il y a de réalité dans ces phrases de Frantz Fanon, d'Aimé Césaire, de George Orwell, de Pablo Neruda. Derrière les mots, il y avait la vie des hommes, leur malheur et leur espoir. On ne joue pas avec ces vérités-là.

Alors, il s'est battu, le dos au mur. Il savait que le temps lui était compté, comme il est peut-être compté à notre peuple. C'était un homme.

Collaboration spéciale



Pierre Falardeau écolier

ARCHIVES PRIVÉES

Anthropologie de Pierre Falardeau

Pierre Falardeau fut un ami personnel et très important à une époque charnière de ma vie. Nous avons été très proches. J'avais 19 ans, il en avait 26. Il m'enseignait l'anthropologie au cégep. Il m'avait pris sous son aile. Il m'a beaucoup influencé artistiquement et politiquement avant que je ne sois connu comme chanteur. Le personnage première version de Paul Piché était d'ailleurs très falar-

dien. Mais ça, c'était avant que Falardeau ne soit connu lui-même, alors ça n'a pas paru.

Une fois par année ou tous les deux ans, on se voyait avec beaucoup de tendresse et beaucoup d'amitié, comme lui seul est capable d'en donner, ce que ceux qui l'ont connu savent bien. Ça fait justement deux ans que je ne l'ai pas vu... Ça va être long cette fois-ci.

Paul Piché

Avec Falardeau dans les années 1970

PIERRE DUBUC

Il est environ 10 heures du soir et ça frappe violemment à la porte de mon appartement de la rue de la Visitation. «Dubuc, tu viens-tu? On s'en va occuper CKVL!» me lance Falardeau. Nous sommes en 1972 et les travailleurs et travailleuses débrayent un peu partout au Québec pour protester contre l'emprisonnement des trois chefs syndicaux, Laberge, Pepin et Charbonneau, qui avaient recommandé à leurs troupes de défier la loi spéciale du gouvernement Bourassa les forçant à retourner au travail, lors de la grève du Front commun quelques mois auparavant.

Partout au Québec, les travailleurs quittent leur lieu de travail. À plusieurs endroits, ils occupent les stations de radio et diffusent des appels à suivre leur exemple. À Sept-Îles, ils ferment la ville. Falardeau, qui habite tout près de chez moi — rue Beaudry, si je me souviens bien — ne peut évidemment pas se contenter d'un rôle de spectateur et parcourt le quartier pour rassembler tous les gens qu'il connaît. Et cap sur CKVL!

On entre en coup de vent (à l'époque, il n'y avait pas vraiment de postes de sécurité à l'entrée des bureaux des médias). «On s'en vient occuper la radio!», lance Falardeau en demandant à l'animateur en ondes de lui céder sa place. Ce que ce dernier fait sans trop rechigner. Il était bien entendu au courant de ce qui se passait à travers le Québec et, comme bien d'autres, soit il éprouvait

de la sympathie pour les grévistes, soit il détestait Bourassa. La plupart du temps, les deux cas se confondaient.

Falardeau s'empare du micro et nous assigne la mission de fouiller dans la discothèque pour trouver tout ce qui pourrait, de près ou de loin, ressembler à des chansons révolutionnaires. Ceux qui se souviennent de la programmation musicale de CKVL

Combien de fois n'ai-je pas entendu la même critique à l'égard de Falardeau, «S'il ne saurait pas, son message passerait mieux»

conviendront que ce n'était pas une mince tâche.

Pendant que nous fouillons dans les microsillons, nous entendons Falardeau haranguer la population et l'inviter à se soulever contre les pouvoirs en place. Je ne me souviens plus, bien entendu, de ses paroles exactes, mais ça devait ressembler au Manifeste du FLQ, le tout parsemé de «câlisses», de «ciboires» et de «tabarnaks». Puis, plus rien. Quelqu'un quelque part a coupé la transmission.

«C'est parce qu'il a sacré en ondes, nous disent les employés de CKVL. Sinon, il aurait pu continuer tant qu'il voulait.» Mais oui, chose. Combien de fois n'ai-je pas entendu la même critique à l'égard de Falardeau, tout comme à l'égard de Michel Chartrand d'ailleurs? «S'il ne saurait pas, son message passerait mieux.» Dans la plupart des cas, c'est le message qu'on n'ai-

me pas, mais c'est plus facile de s'en prendre à la forme, aux sacres, alors que ceux-ci ne font qu'amplifier le message.

J'avais connu Falardeau à l'Université de Montréal. Il étudiait en anthropologie, j'étudiais en science politique et nous nous retrouvions souvent dans l'aire de repos, près des distributrices, où nous commentions l'actualité en regardant passer les filles.

Déjà, Falardeau était passionné par le cinéma. Le Vidéographe venait d'ouvrir ses portes rue Saint-Denis et

mettait des équipements de tournage à la disposition de ceux qui désiraient filmer. Falardeau n'allait pas rater ce virage technologique.

Un jour, il m'a proposé de l'accompagner pour aller voir un programme de lutte au Forum, où il faisait du repérage pour ce qui allait devenir *Continuons le combat!*, son premier film. Pour Falardeau l'anthropologie, la lutte, c'était du théâtre populaire. Avec les bons, les méchants et l'arbitre qui représente les forces de l'ordre, la police, bête et stupide, qui ne voyait jamais les coups illégaux du méchant mais ne laissait rien passer au bon.

Je me souviens que les premiers combats ne suscitaient pas un grand enthousiasme. Les spectateurs, en fait surtout des spectatrices, se moquaient des lutteurs. Je n'étais pas impressionné. «Attends!, attends!»,

me disait Falardeau. Il avait raison. Quand Johnny Rougeau et Mad Dog Vachon sont montés dans l'arène, la foule s'est déchainée. Surtout les femmes. Falardeau était aux anges. C'est cela qu'il voulait filmer.

Pour la première du film, il avait eu le culot d'inviter les lutteurs. Je me souviens qu'il était extrêmement nerveux. «S'ils pensent que je ris d'eux autres, ils vont me casser la gueule.» Mais les lutteurs sont de grands comédiens et ils allaient apprécier son humour. Peut-être qu'Elvis Gratton est né ce jour-là.

Plus tard, nous nous sommes croisés à quelques reprises. Nous avions nos divergences. Il pensait que l'indépendance était un programme en soi. Je crois toujours qu'il faut l'habiller d'un projet de société. Cela a été la source de quelques flammèches. Je me souviens que, lors de la première du film de Jean-Claude Labrecque sur le RIN, nous avions convenu de garder nos munitions pour attaquer les fédéralistes. Il y avait abondance de cibles de ce côté-là.

Dernièrement, je l'ai croisé au Multimags de la rue Mont-Royal. Il venait d'acheter *La Presse*. «Il faut savoir ce que pensent nos ennemis», me lance-t-il, souriant en coin, avant d'enchaîner: «Y se passes-tu quelque chose au PQ? Je trouve que c'est ben tranquille!» Malheureusement, je n'ai pas senti que mes réponses l'avaient rassuré.

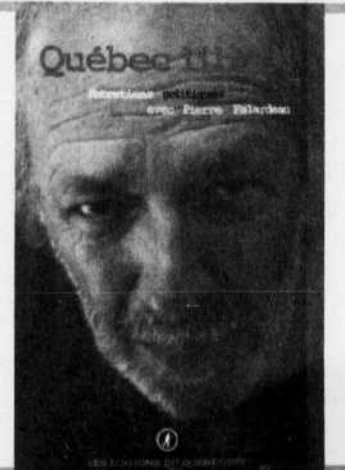
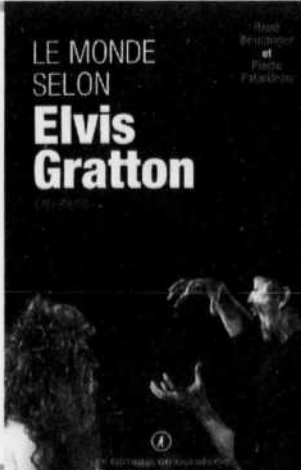
L'auteur est directeur de l'aut'journal

“Merci Falardeau!”

“Pour tes mots, pour ton soutien et pour ton amitié. Merci pour tout!”



LES ÉDITIONS DU QUÉBÉCOIS



PIERRE FALARDEAU

Cinéaste avant tout

Le pamphlétaire et le polémiste ont pris tellement de place dans l'univers public de Pierre Falardeau que son œuvre de cinéaste paraît presque occultée. Pourtant, aucun cinéaste québécois n'aura dénoncé avec autant de cohérence, au premier comme au second degrés, l'aliénation de sa société.

ODILE TREMBLAY

Son ami et interprète Luc Picard a joué dans les deux films les plus profondément politiques de Falardeau: *Octobre*, en 1994, sur la cellule feldquiste qui maintenait Pierre Laporte en otage, et *15 février 1839*, en 2001, abordant le dernier jour du patriote Chevalier de Lorimier avant sa pendaison pour sédition.

«Pierre était un élève, évoque Luc Picard. Il voulait tout savoir sur les métiers du cinéma, demandait: "Comment fais-tu pour aller chercher telle émotion?", intrigué, captivé, humble et généreux aussi. Son attitude nous inspirait confiance. Il fonctionnait à l'ancienne mode, sans regarder dans le moniteur, très intime avec ses comédiens, à l'instar d'un entraîneur de boxe. Cinéaste d'acteurs avant tout, roulant à l'instinct, concentré d'abord sur ses personnages dont il traquait la vérité, à l'écoute, découvrant son film au moment de le faire en s'ajustant. À mon avis, son intérêt politique découlait de sa passion pour l'humain, issue de sa formation d'anthropologue.»

Lui qui avait rédigé à l'université une thèse sur la lutte, il a livré en 1971 un premier court métrage vidéo, *Continuons le combat*, qui dénonce les rituels entourant ce sport. Mais c'est

Pierre Falardeau et Luc Picard, lors du tournage d'*Octobre*

vraiment *Pea Soup*, mis au monde avec son ami Julien Poulin, sur l'aliénation des Québécois et la répression, qui lance sa carrière en 1978, suivi de *Speak White*, montage autour du fameux poème de la révolte de Michèle Lalonde.

Le succès populaire lui tomba dessus en 1981 grâce à son personnage d'Elvis Gratton. Julien Poulin en «monocle» kitsch allait offrir aux fans de ce gros épaïs des répliques-cultes. Falardeau s'étonnait et s'attristait de voir tant de Québécois s'identifier au héros repoussoir. Si populaire, Elvis Gratton, qu'il le développa à travers deux nouveaux courts métrages. Et les trois films réunis font encore fureur dans les clubs vidéo. Davantage depuis le départ du cinéaste.

En 1989, *Le Party*, son premier long métrage, campé en prison, dans lequel Richard Desjardins entonnait une chanson particulièrement violente, a révélé chez Falardeau une vraie force de frappe. Plusieurs scènes, dont celle du *strip-tease*

de Charlotte Laurier, ont marqué les esprits.

Le Steak, docufiction réalisée avec Manon Leriche sur le boxeur vieillissant Gaëtan Hart de retour dans l'arène, portait en 1992 ses couleurs de cinéaste combattant, sans imposer un angle particulièrement original au thème. Il fallut un vidéo pamphlétaire circulant sous le manteau en 1993, *Le Temps des bouffons*, riant des gros bonnets réunis au Beaver Club, pour le ramener sur le devant de la scène sous les rires du parterre.

On connaît la suite. À travers *Octobre*, en 1994, huis clos de feldquistes troublés devant leur otage voué à la mort, scénarisé avec Francis Simard, qui vécut cette crise de l'intérieur en 1970, il donna le meilleur de lui-même: collé à la psychologie de ses ravisseurs, offrant une œuvre de haute tension. Cet exploit, il le répéta en 2000 avec *15 février 1839*, après une folle saga pour dégoter son financement. Situé en prison, comme *Le Party*, mais au XIX^e siècle, avec la mort au bout et une cause politique à por-

ter au gibet, ce film fut son plus maîtrisé et Luc Picard livra de Chevalier un vibrant portrait d'humanité.

Ses deux longs métrages ressuscitant Elvis Gratton, *Miracle à Memphis* (1999) et *Le Retour d'Elvis Wong* (2004), l'ont sali aux yeux de la critique par leur grossièreté de forme et de ton. Ce personnage, il l'utilisa alors comme une machine à récolter des sous. Si Falardeau avait su qu'il réalisait, avec son dernier Elvis envahi par la merde, un testament de cinéaste, il aurait sans doute changé de sujet...

Le Devoir

Chronologie

1946 - Naissance le 28 décembre à Montréal.

1959 - Il amorce ses études au Collège de Montréal.

1962 - Le jeune étudiant adhère au Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN).

1967 - Falardeau étudie en anthropologie à l'Université de Montréal.

1971 - Falardeau filme *Continuons le combat*, un premier court métrage qui trace un parallèle entre la lutte sportive et l'identité politique des Québécois.

1972 à 1979 - Durant les années préréférendaires et post-référendaires, Pierre Falardeau tourne coup sur coup *À mort* (1972), *Les Canadiens sont là* (1973), *La Magra* (1975), *À force de courage* (1977) et enfin *Pea Soup* (1978), long métrage coscénarisé avec Poulin, qui scellera définitivement sa réputation de cinéaste pamphlétaire et engagé.

1980 - L'année du premier référendum, Falardeau coréalise *Speak White*, inspiré du poème engagé de Michèle Lalonde.

1981 - Avec Julien Poulin, Pierre Falardeau signe *Elvis Gratton*.

1983 - Falardeau persiste et signe avec *Les Vacances d'Elvis Gratton*.

1985 - Gratton est de retour sur le grand écran, dans *Pas encore Elvis Gratton* et *Elvis Gratton, le King des Kings*.

1989 - Dans *Le Party*, Falardeau change radicalement de ton et

réalise un drame de fiction dépeignant le monde carcéral.

1992 - *Le Steak*, film sur l'univers de la boxe.

1993 - *Le Temps des bouffons*, un documentaire tournant en dérision l'establishment canadien.

1994 - Après six ans de bataille pour obtenir des subventions, Falardeau marque un grand coup avec *Octobre*, film largement encensé.

1995 - Il publie *La liberté n'est pas une marque de yogourt*.

1997 - Falardeau s'insurge contre le refus de Téléfilm Canada de financer *15 février 1839*, un film historique relatant les derniers moments de la vie du patriote Chevalier de Lorimier.

1999 - Elvis Gratton reprend le collier dans *Miracle à Memphis-Elvis Gratton II*. Publication de *Les Bœufs sont lents, mais la terre est patiente*.

2000 - Grâce à une souscription publique, *15 février 1839* prend finalement l'affiche sur les écrans québécois et remporte quatre Jutra.

2004 - Pierre Falardeau suscite un tollé lors du décès de Claude Ryan, en publiant une lettre intitulée «L'Enterrement du Bonhomme Carnaval» où il qualifie de «pourriture» l'ancienne éminence grise du PLQ.

2004 - Dernier film de Falardeau, *Elvis Gratton XXX-La vengeance d'Elvis Wong*.

2009 - Lancement du livre *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*.

HOMMAGE À
PIERRE FALARDEAU

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal tient à exprimer toutes ses sympathies à la famille et aux proches de Pierre Falardeau.

À travers son œuvre, son verbe et ses écrits, il s'est exprimé avec courage et ténacité en tant qu'homme libre et dévoué à la cause de l'indépendance du Québec.

Puisse sa mémoire nous inspirer à reprendre nous-mêmes son combat.

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTRÉAL

Merci Pierre Falardeau!

Au nom des députés du Parti Québécois, des militants souverainistes et en mon nom, j'offre mes plus sincères condoléances à la famille et aux proches de Pierre Falardeau, patriote de cœur et de convictions, et souligne son apport à la société québécoise par la parole, l'image et la plume.



PARTI
QUÉBÉCOIS
PQ.ORG

Pauline Marois
Chef du Parti Québécois



REVOIR
FALARDEAU

PREMIERS ESSAIS

Présentés par Vidéographe aux
Rencontres Internationales du
documentaire de Montréal
NOVEMBRE 2009

RÉTROSPECTIVE FALARDEAU

À la Cinémathèque québécoise
JANVIER 2010

COFFRET DVD

À FORCE DE COURAGE,
FALARDEAU, POULIN
(Anthologie 1971-1995)

DISPONIBLE À:
BOITE NOIRE & Renaud-Bray



www.ridm.qc.ca

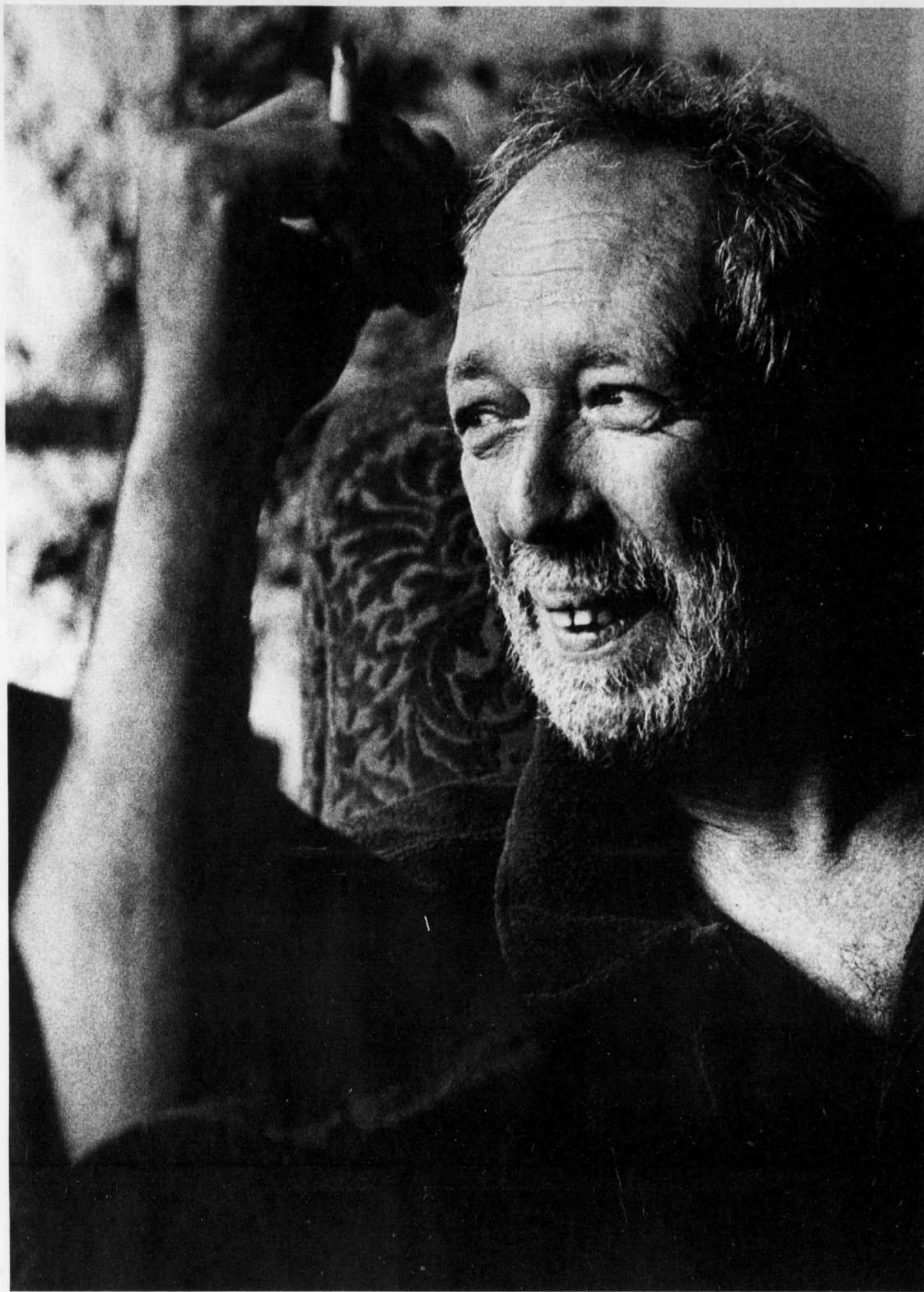


www.cinemathèque.qc.ca



www.videographe.qc.ca

PIERRE FALARDEAU



MARTIN LECLERC

Ce texte de l'essayiste Pierre Vadeboncoeur constitue le point final des témoignages rendus lors des funérailles de Pierre Falardeau en l'église Saint-Jean-Baptiste, ce samedi 3 octobre. Lors de la cérémonie, c'est le comédien Luc Picard qui en donne la lecture. Pierre Vadeboncoeur était l'un des écrivains préférés du cinéaste décédé le 25 septembre, à l'âge de 62 ans.

Pierre Falardeau, l'artiste, le patriote, le contestataire, l'humaniste virulent, nous a quittés pour ainsi dire abruptement. Qui se serait attendu à ce départ? Il débordait de vie. Je l'avais rencontré au printemps, prenant part avec lui à une émission radiophonique. On sait aujourd'hui qu'il était malade depuis longtemps, mais rien alors n'y paraissait. Je l'ai vu, en cette occasion, pétulant comme toujours, énergique, sur la brèche. Je ne me doutais vraiment de rien. Nous avons appris depuis peu qu'il était gravement atteint. Ce contraste est à son image: l'homme était si extraordinairement vivant que ses misères mêmes, nous n'en devinions rien. Il les cachait, d'ailleurs.

Alors, voilà: du jour au lendemain, pour nous, il devient un souvenir, un exemple, une figure, un symbole, qui s'inscrit dans l'histoire.

Je désire d'abord évoquer le personnage tel qu'il fut, tel qu'il se manifestait au quotidien ou dans son action.

Il était tout en mouvement, plein d'activité et, ce qui fait contraste, très présent néanmoins aux individus, très attentif. Des gens l'arrêtaient fréquemment dans la rue. Les gens le connaissaient, ainsi que son action et le sens qu'elle avait. Ils aimaient son tempérament fougueux, son parler sans détour.

Chemin faisant, il semait des aphorismes, dont plusieurs méritent de rester, comme ceux-ci: «On va toujours trop loin pour les gens qui ne vont nulle part» ou «Pour les lâches, la liberté est toujours extrémiste». Il avait l'art de la formule. Son discours était percutant.

Je me souviens de nos conversations, relativement peu fréquentes mais pleines de sens. Il se livrait lui-même dans ses propos, quand il parlait de politique. C'était caractéristique. Falardeau se révélait en effet, car il parlait avec son âme, quel que fût le sujet. Alors, quand je me rappelle sa conversation et que j'essaie de

préciser l'impression qu'elle me laissait, je me rends compte qu'une qualité particulière ressortait de ses paroles comme de ses actes. Qu'était-ce donc? C'était, tout au fond, la bonté.

La bonté. La justice aussi, non pas une justice froide, mais plutôt celle, surabondante, non négative, dont on s'inspire pour rendre leur dû à ceux qui le réclament avec besoin: le peuple, la nation, les laissés-pour-compte. Pierre Falardeau débordait de cette richesse intérieure, dont il ne faisait pas parade, bien au contraire.

Mais il connaissait aussi une autre justice, une justice de combat, celle de son action politique. En cette matière, il était intraitable. Il ne faisait pas de quartier. Il ne cédait pas un pouce de terrain. On l'a bien

vu, encore une fois, quand il a combattu d'une manière soudaine et sans réplique le projet fédéral de donner une représentation publique de la bataille des plaines d'Abraham. Qu'est-ce qu'on proposait donc? Une capitulation symbolique, maintenant? Raisonnement immédiat du militant: la France a-t-elle jamais célébré la bataille de Waterloo? Alors, Falardeau, de sa propre autorité — et seul, remarquez-le — a apostrophé les responsables. Ce n'était pas une simple protestation, c'était une mise en demeure, péremptoire, définitive. L'éclat de ce geste individuel a été tel que le fédéral a reculé, armes et bagages. «Notre pays a été conquis par la force et annexé par la force», avait écrit Falardeau.

Son intervention a été suivie d'effets. Dans la foulée, l'idée a germé de lancer dans le public une spectaculaire rétrospective de quatre cents ans d'histoire. A cette fin, on a, en s'appuyant sur une série de textes fondateurs, créé ce qu'on a appelé *Le Moulin à paroles*. Le raccord se faisait là avec la continuité foncière de notre histoire, par-delà la Conquête, et aussi en contradiction avec nos hésitations actuelles.

Tout cela était dans la ligne de ce que Falardeau n'avait jamais cessé de rechercher. Ses derniers jours ont donné en quelque sorte son testament humaniste et politique. Qui peut savoir si une nouvelle étape ne commencera pas ici, dont il aurait été à l'origine comme une cause fortuite? Les journaux, en tout cas,

ont été remplis de sa présence pendant plusieurs jours après son décès. Cela est-il prémonitoire? Il est beau de voir la dépouille d'un homme auréolé du sens même de sa vie.

Parlons maintenant, trop brièvement, de son cinéma. Parmi sa production, mentionnons par exemple *Le Party* ou *Le Steak*, des films coups-de-poing. Le cinéaste dirige le regard le plus direct sur une humanité crue. Le choix de pareils sujets est hardi pour un artiste, parce qu'il traite une matière aussi rébarbative avec un sentiment profond des réalités humaines.

On peut retenir aussi, dans un bien autre registre, *Le Temps des bouffons*. L'ironie, le persiflage sont quelque chose d'extrêmement rare au cinéma. Pour faire ce film, un film très court, Falar-

deau s'introduisit au Beaver Club où, pendant une vingtaine de minutes, il immortalisa la bêtise... Deux ou trois bourgeois bien connus, hommes publics, s'y donnaient en spectacle, dont un ex-ministre fédéral. Pareille scène est sans prix, comme dans Molière.

Mais il faut surtout rappeler le chef-d'œuvre de Pierre Falardeau: *15 février 1839*. C'est peut-être le plus beau film du répertoire québécois. Il porte, comme on le sait, sur l'exécution de Chevalier de Lorimier, à la suite de la Rébellion. Ce film n'aurait pas pu être réalisé sans une grande profondeur de pensée et un sens dramatique à l'avenant, ni sans que l'auteur fût lui-même personnellement envoûté par l'histoire nationale et imbu de la précarité de notre situation politique, dominée depuis plus de deux siècles.

Bernard Pivot, lors d'une émission de la série *Double je*, avait remarqué et distingué Pierre Falardeau, personnage du cru, un peu hirsute, ardent, et sa façon, sa passion, son évidence authentique. On aurait dit que Pivot entraînait plus profondément dans la réalité québécoise par ce contact avec un pamphlétaire-né, et son langage, et ses manières de militant tout d'une pièce. Les Québécois n'ont généralement pas le flegme des Anglais. Pivot était bien servi.

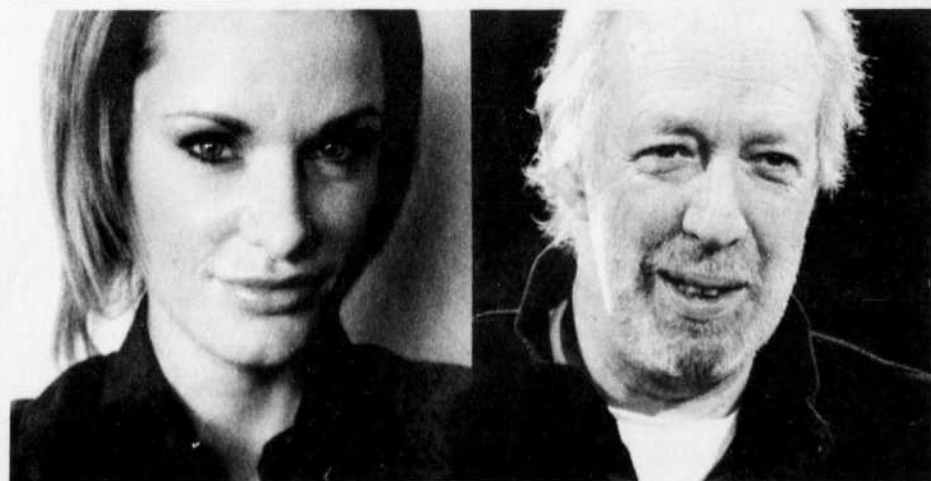
La sincérité de Falardeau était sans faille. Elle se manifestait dans ses propos, dans ses gestes, dans ses excès aussi (ceux-ci, d'ailleurs, à certains moments, il faut bien le dire, poussés un peu trop loin). Cela compensait les prudences intéressées, l'inconscience politique, la mauvaise foi, dont il était l'ennemi juré.

Mais pouvons-nous ici risquer un paradoxe? Pierre Falardeau, l'extraverti, l'agitateur, fut aussi, plus profondément, un méditatif. Il n'aurait probablement pas, je pense, rejeté cette idée.

Il nous reste maintenant à faire le plus difficile, qui est de saluer cet homme au seuil du mystère, dans une pensée si possible optimiste, et en réfléchissant sur le temps. Nous le faisons collectivement, car c'est à nous tous que, dans sa vie, il n'a cessé de s'adresser. C'est parmi tous qu'il vivait. Alors, nous sommes venus, nous sommes présents. L'histoire devra maintenant fixer son souvenir dans son ampleur, et aussi son enseignement. Il a laissé des traces, des écrits, des œuvres, des images, une leçon, des exemples; entre autres, celui de ne jamais abandonner. Que sommes-nous venus faire ici? L'en remercier, je crois.

Pierre Vadeboncoeur

À la mémoire d'un ami



Soirée hommage

Nelly Arcan
Sans filtre 19 h 30

Pierre Falardeau
Le confident 20 h

ce soir à



chaîne 9 et 609 en HD | voxtv.ca | CANAL 900

VIDÉOTRON
Une compagnie de Québec Média

CHAÎNE EXCLUSIVE AUX ABONNÉS VIDÉOTRON